

SB-Livres

tous les quinze jours - n° 2 / 15 mai 2007

Myriam
ANISSIMOV

Paulo
COELHO

J.M.
COETZEE

Erik
EMPTAZ

Gérard
MANSET

Jean
ROAUD

Melanie
WALLACE

Douglas
KENNEDY

C'est écrit...

« C'est comme ça le cinéma, mon cher réalisateur:

si tu n'es pas capable d'imaginer un rêve,

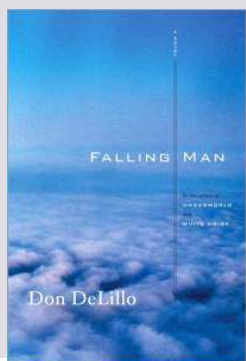
de le voir distinctement, et de croire que tu peux le réaliser,

alors il vaut mieux changer de métier. »

Cristina Comencini. « La Bête dans le coeur » (Denoël), page 219

Ça se dit...

Don DeLillo Le nouveau roman de Don DeLillo, *Falling Man*, fait débat aux Etats-Unis. En effet,



terroriste et un survivant de l'attentat contre le World Trade Center.

Frédéric Beigbeder Pour son nouveau roman, *Au secours pardon* (sortie le 12 juin), tirage annoncé: 160 000 exemplaires.

Yasmina Reza Elle a quitté Albin Michel pour Flammarion, et fera l'événement en septembre avec son livre sur la campagne présidentielle de Nicolas Sarkozy.

BD Création chez Robert Laffont d'une collection

BD en septembre 2007. Les

titres des premiers albums: *Les Enfers* de Dufaux et Serpieri, et *Malgret et l'affaire Saint-Pouacre* de Veys et Alvès.

Six Pas de folie pour la rentrée de septembre chez Grasset: six romans, signés Christophe Donner, Charles Dantzig, G.-O. Chateaufort, Jeanne Labrune, Clara Dupond-Monod, Ghilaine Dunant.

Dans ce numéro :

Douglas Kennedy:	3
Erik Emptaz	5
Jean Rouaud	
Gérard Manset	6
Myriam Anissimov	8
Paulo Coelho	9
J.M. Coetzee	11
Melanie Wallace	12

Crédits photos
Philippe Matsas / Opale (p.1-3). Philippe Quaisse (p.4). Roller (p.5– ht). C. Helie (p.5– bas). D.R. (p.6-7). Arnaud Février (p.8). Frédéric Charmeaux (p.9). J.M. Bauer (p.11). Peter Pappas (p.12).

l'auteur y évoque de surprenantes connections entre les esprits d'un

Marcela Yacub: « *Il est très difficile aujourd'hui de parler d'un destin commun des femmes, tant la classe sociale reste un déterminant puissant pour avoir une vie professionnelle ou politique pleine et entière* ». (Télérama / Paris, 2 mai 2007)

Ohran Pamuk: « *Mon travail ne consiste pas à*

expliquer la Turquie aux Européens et l'Europe aux Turcs mais à écrire de bons livres ». (AFP / Berlin, 4 mai 2007)

Marc Lévy: « *Mon métier, c'est d'inventer des histoires, des personnages, de leur attribuer une histoire (...) par moments, on est au contact de personnages qui sont plus beaux que ceux qu'on a*

inventés et d'une histoire qui est encore plus riche et plus dense que celle qu'on avait imaginée. C'est un bonheur de se saisir de cette matière pour la raconter ». (La Dernière Heure-Les Sports / Bruxelles, 11 mai 2007)

André Schiffrin: « *Je suis vraiment un ultralibéral. Je crois dur comme fer au marché libre des idées* ».

C'est dit...



A lire:
La femme du Ve,
 de Douglas
 Kennedy.
 Traduit par
 Bernard Cohen.
 Belfond,
 386 pages, 22 €.

Douglas KENNEDY: « La femme du Ve »

Voici le meilleur thriller psychologique de ce premier semestre 2007 ! Le titre : *La femme du Ve*. Son auteur : Douglas Kennedy, Américain de 52 ans, né à Manhattan, vivant entre Londres et Paris où il possède un petit appartement dans le Quartier Latin. En

2005 avec *Les Charmes discrets de la vie conjugale*, il avait affolé les ventes en librairies francophones. Cette fois, avec cette *Femme du Ve*, l'histoire devrait se répéter. Ici en Europe, Kennedy a un large public- contrairement aux Etats-Unis, son pays natal qui

continue de l'ignorer. Qu'importe ! il tisse des romans aussi enchanteurs que diaboliques. La preuve avec *La femme du Ve*, dont le personnage principal est autant la ville de Paris que Harry Ricks. Rencontre dans un restaurant parisien avec le plus francophone des

L'ENTRETIEN

Une ville, Paris en l'occurrence, personnage principal d'un roman, ce n'est pas courant...

... oui, en effet ! Pouvez-vous me citer un roman contemporain où Paris est un héros ? Personnellement, je n'en vois aucun...

Comment vous est venu le choix de Paris pour *La femme du Ve* ?

Depuis 1988, j'ai un petit appartement à Paris, dans le 6ème arrondissement. Et quand j'ai commencé mes recherches et ma documentation pour ce livre, j'ai lu deux, trois romans de Georges Simenon. Dont *Trois chambres à Manhattan*... Il y décrivait une ville avec la pluie omniprésente et sale. C'était le Manhattan des ombres...

Oui, *La femme du Ve* est un petit hommage à Simenon !

Chez les écrivains américains, d'Henry Miller à Norman Mailer en passant par Ernest Hemingway, il y a toujours eu une grande attirance pour Paris...

Mais moi, j'ai tenté d'écrire une subversion d'*Un Américain à Paris*. Mon personnage, Harry *Suite page 4.../...*

Quand il débarque à Paris, il n'arrive pas au Quartier Latin ou dans le 16ème arrondissement. Professeur à l'université, il a quitté les Etats-Unis, sa femme et sa fille après un problème avec une étudiante. Alors, quand il arrive à Paris avec pas beaucoup d'euros en poche, il atterrit dans un hôtel improbable dans le 10ème arrondissement, Rue de Paradis... C'est en apparence une rue très banale et la nuit, c'est sinistre parce que c'est vide. Mon idée de départ : je souhaitais que Harry habite dans Paris en dehors des Français... sauf de la police !

Pour décrire le monde interlope parisien, pourquoi ne pas avoir pris le quartier de Barbès pour décor ?

Mais aujourd'hui, Barbès, c'est cliché ! Alors que le 10ème... Imaginez : il y a la Rue de Paradis avec les Turcs ; un peu plus loin à Château d'Eau, ce sont les Africains... et puis, il y a les « bobos » (NDLR : *les bourgeois bohêmes*) qui, depuis peu, s'y sont installés. C'est très contemporain...

Harry Ricks, votre narrateur écrivain, a choisi l'exil...

Etre en exil et être expatrié, c'est complètement différent. Harry, lui, il est expatrié parce qu'il avait le choix... Rostropovitch ou Soljenitsyne, eux, étaient en exil. Quand on doit fuir son pays natal, c'est une grande blessure.

Pour survivre, Harry doit accepter un boulot de veilleur de nuit. Et puis, il va dans le Ve arrondissement dans un salon littéraire tenu par une

Ah ! Margit... Elle, elle serait plutôt en exil... J'ai voyagé dans les années 1980 en Europe de l'est, surtout en Hongrie, en Allemagne de l'est et en Tchécoslovaquie. La révolution de 1956 à Budapest me toujours fasciné, et des histoires comme celle de Margit, là-bas ça existe.

Le rapport entre Harry et Margit est tout rempli d'étrangeté, de mystère...

Dans cette histoire, la violence est très crue. Et dans *La femme du Ve*, j'ai voulu développer la thèse de la

différence entre la revanche et la
Oui, petit à petit, le récit, la vie et la ville virent au cauchemar. Paris, c'est le centre du cauchemar d'Harry- sa fuite vers la capitale française, c'était un rêve.

Comment expliquez-vous votre succès en Europe ?

Peut-être parce que je prends des sujets universels. Dans tous mes romans, il y a une lutte entre responsabilité collective et rêve personnel.

Les Etats-Unis, votre pays

« Je prends des sujets universels »

Américaine, où il fait connaissance de Margit...

vengeance. La revanche, c'est Margit... La vengeance est toujours violente, physiquement ou émotionnellement, mais finalement qu'y a-t-il ? Le vide... Et dans ce livre, on en a la preuve, Margit a eu sa vengeance mais elle continue d'être hantée. Alors, elle cherche la revanche.

A un moment du récit, ça bascule quasiment dans le fantafantastique...

Peut-être que Margit la mystérieuse est un ange extraterrestre... On peut même se demander si elle existe vraiment ! Bon, Harry sait qu'elle existe vraiment puisque, deux fois par semaine, de 17 à 20 heures, il lui rend visite et ils ont des relations amoureuses... Mais voilà, j'ai beaucoup lu des nouvelles d'Edgar Allan Poe et il y flotte toujours ce fantastique...

Le fantastique, et aussi le cauchemar pour Harry...

pays anglophones. Alors, les Etats-Unis ne veulent pas de moi, mais je m'en fiche ! Un jour, je sais que ça fonctionnera à nouveau là-bas. Mais à tout choisir, franchement, je préfère garder mon public européen !

Il se dit que, à peine sorti en librairie, *La femme du Ve* intéresse beaucoup le cinéma !

Il paraît... Si c'est vrai, pour le personnage de Margit, je verrai bien Isabelle Huppert ou surtout Charlotte Rampling. Je l'adore- et en écrivant *La femme du Ve*, j'entendais sa voix; Rauque avec ce soupçon d'accent... Et puis pour Harry, on m'a soufflé le nom de Johnny Depp- ce serait parfait !

Propos recueillis par ©Serge Bressan

>A lire : *La femme du Ve*, de Douglas Kennedy. Traduit

« Peut-être que Margit la mystérieuse est un ange extraterrestre »



LES INDISPENSABLES

Erik EMTAZ: « 1981 »

Un bonheur de lecture, rien que ça ! C'est titré sobrement *1981*, c'est signé Erik Emtaz. Dans la vie, au quotidien, il est journaliste-avec le titre et la fonction de rédacteur en chef du *Canard Enchaîné*. Chaque semaine, il rédige l'éditorial en première page- toujours un bonheur. Et puis, Emtaz a une âme littéraire : après un premier roman très réussi (*La malédiction de la Méduse* en 2005), le voilà qui se repointe chez les libraires avec *1981*- son deuxième roman. Il y a de l'humour un style léger et enlevé- de la gravité aussi, une écriture au plus près de réalité...

L'affaire commence donc en mai 1981- la France a basculé à gauche, une moitié y voit l'espoir et l'autre craint l'arrivée des chars russes... Une jeune femme, Élise Pomereu, chargée d'études auprès de Jacques Attali, défile jusqu'au Panthéon- les « people » de la gauche sont tous là. Le talon d'une de ses chaussures casse- elle doit continuer la marche pieds nus. Juste derrière elle, Louis Husson- un jeune homme scénariste (il est venu avec Annie Girardot !) et fils d'un banquier qui organise la fuite des capitaux. De ce fait banal, Emtaz tricote une version Roméo et

Juliette, sur fond d'actualités en 1981. Il y a de l'amour dans l'air. Mais en bon romancier qu'il est, Emtaz y gliglisse également la mort. La suppression de la peine de mort. L'apparition de cette maladie mortelle dont on ignore encore le nom et qui, moins de cinq ans plus tard sous le nom de Sida, aura fait des ravages... Avec un talent rare, Erik Emtaz évoque aussi le premier TGV, le prince Charles épousant Diana, la mort de Jacques Lacan ou encore la folie cannibalesque d'un étudiant japonais. Oui, un roman à lire d'urgence...

©Serge Bressan



A lire :
1981,
d'Erik Emtaz.
Grasset, 270 pages, 17,90 €.



Jean ROUAUD: « Préhistoires »

Une constante et une obsession chez Jean Rouaud, prix Goncourt en 1990 pour son premier roman- *Les champs d'honneur* : le choix du mot juste. Et ces temps-ci, il nous en apporte une nouvelle preuve avec un petit livre enthousiasmant : *Préhistoires*. Trois textes musclés, nerveux pour plonger à la recherche de l'homo, le *sapiens sapiens*, oui, ceux-là même qui « voyaient loin, anticipaient le futur, pariaient sur l'avenir, de sorte qu'on peut les imaginer chantonnant et sifflotant tandis qu'ils dessinaient les petits chevaux trapus sur les parois des

grottes »... C'est ça, Jean Rouaud ! une écriture fine et ciselée, un humour léger... bref ! un style, un vrai qu'on avait pu encore savourer dans son précédent roman, *L'imitation du bonheur*. Là encore, dans ces *Préhistoires*, l'auteur se permet toutes les fantaisies. Attention ! jamais, il ne se permet ni s'autorise le moindre écart. Sur le sujet, Rouaud est un érudit. Par exemple, dans le premier des trois textes, *Le paléo-circus* (qu'on avait déjà pu lire en 1996) : près de cinquante pages imparables pour un conte qui rapporte l'invention de l'art par les Magdaléniens

et le soudain basculement du pouvoir du plus fort (le chasseur musclé et courageux) au plus intelligent (l'artiste intelligent et rusé). On ne résiste pas à la brillance, à la fulgurance de cet auteur aussi discret que prolix. Et puis, sur une quinzaine de pages pour *La caverne fantôme* (un texte inédit), avec poésie et sensibilité, il peut décoder la symbolique du lieu (la caverne) pour ces hommes et ces femmes fragiles et démunis évoluant dans un milieu hostile. On termine ce petit chef-d'œuvre avec *Le manège de Carnac* où Jean Rouaud cherche à percer le



A lire :
Préhistoires,
De Jean Rouaud.
Gallimard, 106 pages, 11,50 €.





Gérard MANSET: « Les petites bottes vertes »

Lui, au moins, il n'a jamais cédé à la tentation. De la facilité. Du racolage. Du voyeurisme ou de l'exhibitionnisme- même avec l'alibi artistique ! Lui, depuis une quarantaine d'années, il suit son chemin, sa route. Toute faite d'exigence et de clairvoyance. Alors, quand

Gérard Manset, 62 ans, se glisse en librairie avec *Les petites bottes vertes*, il convient d'y accorder la première attention. Bien sûr, cet homme aussi secret que surdoué manie tous les arts : on le connaît chanteur, il est aussi auteur, compositeur, photographe, arrangeur, cinéaste. Surdoué, on vous

dit- mieux : archidoué. On l'a aussi, au fil constitué, on n'est pas là chez les starlettes de la variété... Manset, c'est un univers qui suggère des voyages en solitaires, des séjours au Royaume de Siam et qui affirme « Y'a une route ». Manset, ce sont des albums déjà classiques : *Royaume de*

**Depuis
une quarantaine
d'années, il suit
sa route.
Toute faite
d'exigence et de
clairvoyance**

A lire: *Les petites bottes vertes*,
de Gérard Manset.
Gallimard, 294 pages, 17,50 €.

LES SOUVENIRS

du temps et des années, catalogué proche des génies. Et lui, de cultiver le mystère- de se faire quasi invisible, finies les apparitions à la télé, quelques entretiens à la radio ou en presse écrite, d'offrir régulièrement des albums en assurant le service promo minimum (le dernier en date : *Obok*, sorti l'an passé)...

Mais voilà, il y a un fan-club

Manset. Oh ! non, rien de Bien sûr, il n'a jamais fait de hit ni de tube- il n'a jamais fait exploser la banque de sa maison de disques mais nombre d'artistes lui font révérence, de Jean-Louis Murat à Indochine, en passant par Raphaël... Et ququand cet homme discret, avec ses dix-huit albums au

compteur, se glisse en littérature, c'est encore sans tapage- on n'est pas là chez Houellebecq and co... Les petites bottes vertes, son deuxième roman, est arrivé peu après le printemps- comme ça, sans crier gare. Comme si son auteur, s'oson « père créateur » en viendrait à s'excuser de pendre un peu



Des fantômes, des silhouettes, le bonheur de l'amitié...

Donc, *Les petites bottes vertes*... On le dira, on le répétera fort : c'est un des livres indispensables de cette saison littéraire 2006- 2007. Vingt ans après un premier roman, *Royaume de Siam*, ces *Petites bottes*... ont droit à la « Blanche », la collection prestigieuse chez Gallimard.

Là, quand on est édité dans cette collection, on a atteint le sommet- sauf quand on s'appelle Gérard Manset. Il dit : « J'aime bien les choses qui se taisent, la réserve... cet écart du social, une sorte d'exil imperturbable et monastique ». Et l'on part pour seize chapitres de souvenirs, de flashes, de choses vues et vécues ; seize chapitres pour le roman d'un chanteur qu'en d'autres temps et en parodiant un ancien Premier Ministre français, on aurait qualifié de « droit dans ses bottes ». Au fil des pages, c'est le retour dans le temps mais dans le désordre. Qu'importe la chronologie ! ce sont des souvenirs, des sensations, des impressions, tout cela distillé par petites touches- comme un peintre inspiré. Et l'on

croise des fantômes, ceux d'Etienne Roda-Gil, de Nino Ferrer ou encore de Julien Clerc, qu'on appelait alors « Julo » ; des silhouettes, celles d'Alain Delon ou de Mick Jagger ; on respire le bonheur de l'amitié avec son associé Malek- un être qui est entré dans la vie de Manset, qui n'en est jamais sorti...

Et puis, encore une fois l'air de rien, Manset se rappelle à nous comme grand lecteur du poète Gérard de Nerval. Dans ses mots, flotte alors la poésie, le lyrisme- il évoque son enfance heureuse à Saint-Cloud dans l'immédiate banlieue ouest-parisienne, la chute sociale de son père, le choix de l'autoproduction dès ses débuts dans le monde de la chanson et de la musique, la vulgarité si banale et clinquante d'un Claude François, les premiers pas de Neil Armstrong sur la Lune en juillet 1969, les filles des beaux quartiers de Paris... Je me souviens version Manset, ce sont aussi les 400 coups, sa femme Nadège (« mine légère, flûtée ») et leurs deux filles ... c'est aussi cette

question, récurrente, inévitable : pourquoi solitaire ? mélancolique ? sombre ? Et l'on se rappelle quelques lignes d'un texte magnifique, celui de la chanson Ton âme heureuse : « Qu'as-tu fait de ton innocence / Dans ta vie vide de sens »... Dans ce livre au titre joliment poétique, on savoure l'écriture toute emplie de poésie et de lyrisme. Cette écriture qui rappelle des visions- sa mère traversant « en plein soleil, en nuisette Baby Doll, quasi à poil, à contre-jour, l'appartement de la colline de Saint-Cloud », la patinoire Molitor « où quelques butineuses filaient comme une volée de moineaux », ou des lieux entre Marne et Mékong- un « deux-étoiles minable de la baie de Seine planté au beau milieu de rien », ces territoires qui « nous auraient de toutes les manières menti »...

La rumeur parisiano-musicale laisse entendre qu'après la publication des *Petites bottes vertes*, Gérard Manset pense maintenant à un spectacle. On l'attend

MANSET DIGEST

-Né le 21 août 1945 à Saint-Cloud (Hauts-de-seine)

-Des disques:
1968- Animal on est mal
1970- La mort d'Orion
1972- Manset
1975- Y'a une route
1976- Rien à raconter
1978- 2870
1979- Royaume de Siam
1981- L'atelier de crabe
1981- Le train du soir
1982- Comme un guerrier
1984- Lumières
1985- Prisonniers de l'inutile
1989- Matrice
1991- Revivre
1994- La vallée de la paix
1998- Jadis et naguère
2004- Le langage oublié
2006- Obok

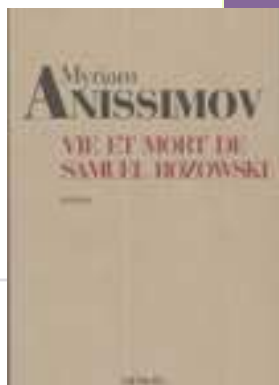
-Des livres:

1987- Royaume de Siam (Aubier Montaigne)
1992- Chambres d'Asie (Aubier Montaigne)
1994- A qui te espero (Les Belles Lettres)
1994- Wisut kasat (Les Belles Lettres)
2000- 72 Heures à Angkor (Les Belles Lettres)
2007- Les petites bottes vertes (Gallimard)



**« J'aime bien
les choses
qui se taisent,
la réserve...
Cet écart
du social,
une sorte d'exil
Imperturbable
et monastique »**

Myriam ANISSIMOV : « Vie et mort de Samuel Rozowski »



A lire :

Vie et mort de Samuel Rozowski,
de Myriam Anissimov.

Denoël, 258 pages, 18 €.

Depuis plus de trente ans, elle se balade avec élégance dans le domaine des lettres francophones. Née en 1943 dans un camp de réfugiés en Suisse, Myriam Anissimov a acquis une belle réputation avec deux biographies- l'une consacrée à Primo Levi (1996), l'autre à Romain Gary (2003). Pourtant, avec *Vie et mort de Samuel Rozowski*, elle rappelle qu'elle est aussi une (très) bonne romancière. Paru au cœur de cet hiver, le nouveau texte de Myriam Anissimov s'inscrit parfaitement dans une bibliographie entamée en

1973 avec *Comment va Rachel ?*, et habitée par des thèmes récurrents.

Cette fois, l'auteure a placé la barre de son ambition littéraire encore plus haut que d'habitude. Ce *Vie et mort...* est tout construit sur une double intrigue, qu'on découvre lors d'un vol dans un avion délabré à destination de Riga- capitale de la Lettonie, au milieu des années 1990. Parmi les passagers, une femme- elle va rejoindre son amour, un chef d'orchestre en tournée. Pendant le trajet, elle se remémore son adolescence à Lyon, ses rêves d'amour et son combat en faveur de Samuel Rozowski, un jeune Juif condamné dans les années 1960 pour meurtre.

Dans la capitale lettone, elle enquête sur des lieux où transpire, aujourd'hui encore, l'extermination des Juifs. Elle ne peut se défaire du souvenir de ce Samuel Rozowski, devenu gangster pour se venger de son père qui ne l'aimait pas et de la société française qui, à ses yeux, a sa part de responsabilité dans l'Holocauste. A travers toutes ces pages, Myriam Anissimov pose des questions. Nombreuses. Philosophiques. Politiques. Sur l'engagement, le terrorisme. Elle pose des questions avec tendresse et gravité- et ça donne un livre exigeant, de haute volée littéraire.

©Serge Bressan

Paulo COELHO: « La sorcière de Portobello »

C'est toujours un événement. Un roman signé Paulo Coelho arrive en librairie, et les lecteurs se précipitent pour l'acheter. Cette année, « le Coelho nouveau » est titré *La sorcière de Portobello*. Et même s'il s'en défend, l'écrivain né à Rio de Janeiro fonctionne encore et toujours sur le même modèle : du mystique, du cosmique, de la magie, le tout enveloppé par une prose légère et facile d'approche. Et depuis 1994 et *L'Alchimiste*, toujours la même question : Coelho, gourou ou escroc ?



LE DEBAT —————

Dans le monde de l'édition, il a reçu un surnom sans équivoque : « Livres d'or ». Parce que les records, il les cumule. Il les accumule depuis *L'Alchimiste*, best-seller mondial paru au Brésil en 1988 et en VF en 1994. Aujourd'hui à bientôt 60 ans (« le 24 août, à 0h05 », aime-t-il préciser), Paulo Coelho- né à Rio de Janeiro, Brésil, revient dans les librairies francophones avec un nouveau roman : *La sorcière de Portobello*.

Pour cette sortie, l'auteur accorde le minimum syndical : un « chat » début avril sur le site Internet d'un quotidien gratuit français, et une dédicace le 12 mai dans une grande librairie parisienne, avec une précision- cette séance de signature sera réservée à 200 personnes, et pas une de plus ! Déjà, on entend la rumeur : Coelho ferait sa diva ; Coelho jouerait les stars, mépriserait son public, ses lecteurs, les employés de sa maison d'édition... Chez Flammarion, son éditeur français, on glisse : « Non, Coelho ne fait pas un numéro de star et n'a pas de caprices. Il sait seulement qu'à peine sorti,

chacun de ses nouveaux livres se vend tout seul... Avec Coelho, la promo est quasiment superflue ! » Alors, qu'y a-t-il donc dans cette *Sorcière de Portobello* pour que l'éditeur affiche une telle assurance de résultats ? En accroche publicitaire, on peut lire : « Vierge, sorcière, martyre ou folle ? Dans *La sorcière de Portobello*, Paulo Coelho nous offre un drame fascinant à travers lequel le lecteur découvre une tradition ancestrale basée sur la force féminine et l'amour ». Et on résume l'histoire de cette Sorcière... : Athéna a le don de la nature. Fille adoptive d'une Libanaise et d'un riche industriel de Beyrouth, elle part vivre à Londres avec sa famille lorsque la guerre éclate dans leur pays. A l'université, elle fait la connaissance de celui qui sera le père de son enfant. Les deux jeunes gens surmontent les difficultés et se marient contre l'avis de leurs familles respectives, mais leur mariage ne dure pas longtemps. Devenue mère, Athéna ne peut s'empêcher de penser à sa

propre mère, celle qui l'a mise au monde, et part à sa recherche en Roumanie- cette dernière est gitane. Athéna veut comprendre comment elle a pu l'abandonner. Ce que la jeune femme va découvrir lors de ce voyage changera sa vie- et celle de son entourage. Ainsi est née celle qu'on appellera bientôt la sorcière de Portobello qui, au risque de provoquer sa propre perte, mettra ses pouvoirs hors du commun au service des autres ».

DES 8 ANS, IL VEUT DEVENIR ECRIVAIN

Là encore, au fil des presque 400 pages de ce nouveau roman- le dixième publié en français, Coelho n'a rien changé à une méthode qui gagne. Ecrivain mystique aux tirages cosmiques, il ne s'embarrasse guère avec la stylistique littéraire. Dans chacun de ses livres- et là encore avec *La sorcière de Portobello*, l'efficacité prédomine sur les pleins et déliés de l'écriture, les arabesques et les enjolivures qui font la patte

Suite page 10.../...



membre de l'Académie Brésilienne des Lettres, Paulo Coelho ne peut pas être tenu pour une figure de la littérature mondiale. Bien sûr, il en sera pour rétorquer que cet auteur demeure un des plus gros vendeurs de livres de la planète et qu'une fois encore, on fait procès au succès- qui n'exclut pas nécessairement le talent. Et la *success story* de ce Brésilien né à Rio de Janeiro démontre qu'il possède effectivement un certain

talent. Selon la une des grandes rock stars du Brésil dans les années 1970. Aujourd'hui à 60 ans, il dit être « un homme achevé qui a accompli son rêve, comme les héros de ses livres ». Et de rappeler que depuis l'âge de 8 ans, il a toujours voulu devenir écrivain... Ce sera réalité dans les années 1980 après un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle- 830 kilomètres à pied au départ de Saint-Jean-Pied-de-Port, petite ville campée en bas des

Pyénées... Ce sera un premier patronne de ladite maison ne veut pas laisser tomber- persuadée qu'elle tient là un phénomène d'édition. Elle conseille à Coelho d'apprendre le français pour venir à la rencontre de ses (futurs) lecteurs... Et, le bouche à oreilles fonctionnant à plein, les ventes décollent- la France devient alors le plus gros acheteur après le Brésil. La machine est lancée.

JAMAIS SANS UN BIDON D'EAU DE LOURDES

Et régulièrement, au sujet de cet homme qui divise son année en trois tiers (un tiers dans le sud-ouest de la France, dans sa maison près de Tarbes ; un autre au Brésil, dans sa maison de Copacabana et le reste dans... les aéroports !), revient la question : Coelho, gourou ou escroc ? Le Japonais Kenzaburo Oe propose une esquisse de réponse : « Paulo Coelho connaît le secret de l'Alchimie littéraire ». Alors, gourou new age ou escroc pseudo-littéraire, ce Coelho qui mène une « petite entreprise » qui ne connaît pas la crise ? Sincère ou marchand d'illusions quand il parle de religion et de spiritualité ? Il se dit catholique- et on le croit. Il ne se déplace jamais sans un bidon d'eau de Lourdes- la légende affirme qu'il en boit trois gouttes par jour. Ses détracteurs expliquent qu'il est « l'apôtre d'une liturgie personnelle et particulièrement rentable ». Une liturgie qui, aujourd'hui, fait de Paulo Coelho un des hommes les plus riches du Brésil, un des auteurs les plus

« Un homme achevé qui a accompli ses rêves »

biographie officielle, il a été un adolescent rebelle dans une famille conservatriceconservatrice, un lycéen chez les Jésuites puis un étudiant contestataire. Il a effectué, à la demande de son père, plusieurs séjours en hôpital psychiatrique et s'est retrouvé plusieurs fois emprisonné sous un régime dictatorial. Ensuite, il travaillera chez Polygram- « major » de l'industrie discographique, et deviendra

livre, *Le Pèlerin de Saint-Jacques...*

La gloire internationale, Coelho la doit avant tout à *L'Alchimiste*. Un véritable raz-de-marée, et pourtant, se rappelle-t-on chez Anne Carrère, la première maison d'édition française du Brésilien, « lorsque le livre est sorti, ça n'était pas terrible. On a fait des tournées pour rencontrer les libraires, les lecteurs. On s'est retrouvé souvent dans des salles avec pas plus de

A lire :

La sorcière de Portobello, de Paulo Coelho.
Traduit par Françoise Marchand Sauvagnargues.
Flammarion,
382 pages, 18,50 €.

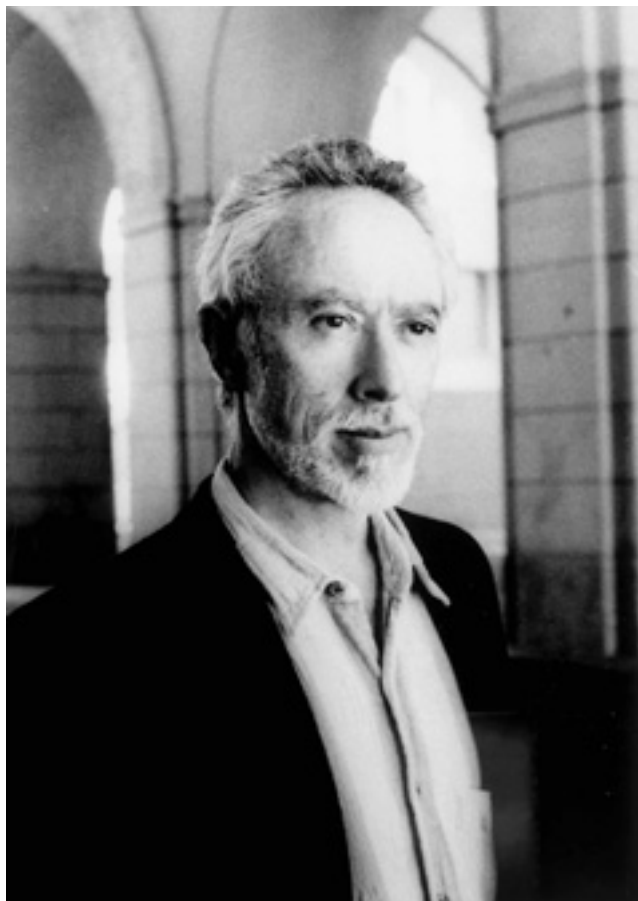
Traduit en 62 langues!

A ce jour, Paulo Coelho a vendu plus de 80 millions de livres à travers le monde. En 2003, selon le magazine américain *Publishing Trends*, *Onze Minutes* signé Paulo Coelho a été le livre le plus acheté sur la planète. Et en 2005 avec *Le Zahir*, l'auteur brésilien figurait ans le Top 3 mondial juste derrière Dan Brown avec *Da Vinci Code* et *Anges et démons*.

Parmi les artistes fans de Coelho, on trouve le prix Nobel de littérature- le Japonais Kenzaburo Oe, ou encore la chanteuse Madonna. Et même le pape Jean Paul II qui, de son vivant, avait reçu le Brésilien en audience privée au Vatican.

Paulo Coelho, c'est aussi des livres traduits en 62 langues et publiés dans plus de 150 pays !

Enfin, il collectionne les prix et autres distinctions. Ainsi, il est membre de l'Académie Brésilienne des Lettres, de l'Institut Shimon Peres pour la Paix, de la Fondation Schwab ou encore conseiller spécial de l'Unesco pour les « relations culturelles et les convergences spirituelles ».



LA FULGURANCE —————

COETZEE DIGEST

-Né à Le Cap (Afrique du sud) le 09 février 1940

-Des livres:

1985- Michael K, sa vie, son temps

1987- En attendant les barbares

1987- Terres de crépuscules (nouvelles)

1988- Foe

1992- L'Âge de fer

1995- Le Maître de Pétersbourg

1999- Scènes de la vie d'un jeune garçon

2001- Disgrâce

2003- Vers l'âge d'homme

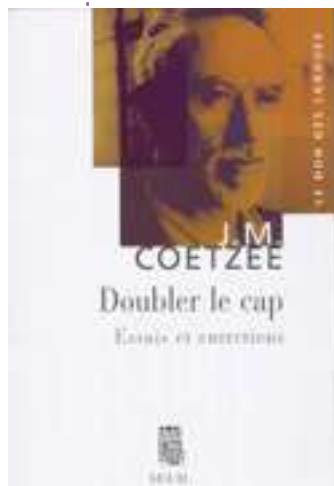
2004- Elizabeth Costello

2006- Au cœur de ce pays

2006- L'Homme ralenti

2007- Doubler le cap. Essais et entretiens

(Tous les livres de J.M. Coetzee sont publiés au Seuil)



A lire :
Doubler le cap. Essais et entretiens,
de J.M. Coetzee.
Traduit par Jean-Louis Comille.
Seuil, 354 pages, 23 €.

J.M. COETZEE: « Doubler le cap »

Il est réputé modeste et discret. En 2003, John Maxwell Coetzee (né au Cap en 1940) recevait le prix Nobel de littérature- le deuxième pour l'Afrique du sud après celui attribué à Nadine Gordimer en 1991. Vu d'ici en Europe, J.M. Coetzee, c'est une œuvre de grands romans, dont le vertigineux *Disgrâce*, tous emplis de malédictions tragiques, de fureur, de démesure, de beauté et de ténèbres... Pourtant, il est un autre Coetzee, méconnu mais tout aussi important. Un Coetzee que ce *Doubler le cap* veut mettre en lumière : le critique, tout aussi fulgurant que le romancier. Donc, *Doubler le cap*- en sous-titre : *Essais et entretiens*. Ce livre est la somme de deux ouvrages : *Doubling the point* paru en 1992, et *Stranger Shores* (1999), complété par un texte d'une violence implacable datant de 1988 sur le discours raciste en Afrique du sud. Aujourd'hui, Coetzee vit en Australie-

nombreux sont ceux qui lui reprochent son éloignement de la vie politique. Lui, il cultive la discrétion, précisant : « Le Nobel ne m'a pas changé ». Dès lors, on plonge dans ce *Doubler le cap*. Et les textes proposés ne sont pas compilés par ordre chronologique mais thématiques. Quatre grands chapitres : la genèse de l'œuvre de Coetzee, les classiques, littérature du monde, les écrivains sud-africains. On relève des mots : « Le sentiment qu'on éprouve en écrivant de la fiction est un sentiment de liberté, d'irresponsabilité, ou mieux, de responsabilité à l'égard de quelque chose qui n'a pas encore émergé, qui nous attend quelque part au bout du chemin ». Et on se laisse porter, emporter dans ce qui paraît la bibliothèque idéale de J.M. Coetzee. On le suit avec bonheur et jubilation- dans ses pas, on y croise Defoe, Tolstoï, Rousseau, Dostoïevski, Musil et aussi Joseph Brodsky, Borges, Breyten Breytenbach, Nadine Gordimer !

Melanie WALLACE: « Sauvages »



L'AILLEURS

Ah ! les références... Pour évoquer *Sauvages*, le premier roman en VF de l'Américaine Melanie Wallace, viennent à l'esprit des livres de Dino Buzzati ou encore de Julien Gracq, *Le Désert des Tartares* ou encore *Le Rivage des Syrtes*. Et puis aussi des films de John Ford... Autant dire que, là, on est dans du haut de gamme ! Mais il faut oublier tout ça, et se consacrer à la seule lecture de *Sauvages*, un roman tout empli de beauté brute et perdue, de méditation étrange et douloureuse. L'auteure, née à Manchester (New Hampshire) et qui partage ses jours et ses nuits

entre New York, Paris et Myloi, un village du sud de la Grèce, est venue tardivement à l'écriture. Et en 2005, elle a fait sensation à la Foire de Francfort avec son texte *The Housekeeper* qui paraîtra en VF en 2008, alors qu'elle avait déjà connu un beau succès de librairie en 2003 avec son premier texte, *Redemption*.

Ces temps-ci, donc, elle arrive en version française avec *Sauvages*. Il y a dans ces pages du décalage, de l'exotisme- avec du western et de l'ethnographie à souhait, le tout écrit avec sérieux, application, sans effet inutile. Pourtant, le sujet aurait pu s'y prêter- un nom man's land, deux femmes qui y surgissent comme

rescapées : pe pendant quatre longues années, elles ont été kidnappées par les Indiens. L'une, Constance, retient la violence de ces « brutes enduites de sang », les tortures, le chaos sans oublier l'assassinat de son bébé ; l'autre, Abigail, refuse de raconter- elle va être prochainement enfermée dans un asile. La guerre, la barbarie sont les pivots du texte de Melanie Wallace. Et au fil des pages, flotte la question- éternelle : qui sont les sauvages : l'autre ou nous ? On est là, sans doute aucun, en compagnie d'une des plus belles voix de la littérature américaine contemporaine...

©Serge Bressan

A lire : *Sauvages*, de Melanie Wallace. Traduit par Brice Matthieussent. Grasset, 354 pages, 19,90 €.



Copyright 2007 SB-Livres ! - ©Serge Bressan
Pour toute reproduction (totale ou même partielle), prendre contact avec :
sblivres@free.fr